



Jean-Paul Nozière

Un été algérien

Gallimard

scripto

Scripto

Jean-Paul Nozière

Un été algérien

Gallimard

« Il faut être fou, aveugle ou lâche
pour se résigner à la peste. »

Albert Camus (*La Peste*)

« J'trouve que c'est une victoire,
parce que j'en suis sorti vivant. »
Roland Dorgelès (*Les Croix de bois*)

© Éditions Gallimard Jeunesse, 1990, pour le texte

© Éditions Gallimard Jeunesse, 1993, 1998,
pour les précédentes éditions illustrées

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012, pour la présente édition

*À mes anciennes élèves
des classes de première et de seconde
du lycée Malika Gaïd de Sétif*

Première partie

5 juillet 1962

Je n'ai plus l'habitude de l'asphalte, du bruit, du mouvement, des odeurs fortes. Par-delà les toits, le soleil se fond dans le blanc du ciel et brûle Alger d'une fournaise moite.

Notre *katiba** est immobilisée depuis plus de deux heures. Le défilé de l'indépendance prend du retard. Médiocre début aurait prédit Djamila la folle, mais Djamila la folle vit-elle encore ? Près de moi, agglutinés derrière les barrières métalliques, les Algérois agitent les drapeaux vert et blanc, marqués du croissant. Les youyous des femmes couvrent les cris « Al Djezaïr... Al Djezaïr ». Dans ma tête, les hurlements-mélopée se brouillent, je les entends à

* Compagnie d'une centaine d'hommes.

peine. Je suis épuisé, mes pieds sont à vif dans mes rangers neuves. Il a fallu deux jours de marche forcée afin d'arriver à temps. Pour la première fois depuis quatre ans, je pénètre dans une ville.

« Al Djezaïr... Al Djezaïr... » Les drapeaux verts... les youyous des femmes... les enfants touchent mon uniforme... « Yaya, moudjahid... Yaya, moudjahid* ». S'ils se doutaient... En quatre ans de guerre, mon premier uniforme, distribué dans la nuit, aux portes d'Alger.

Mon pays est indépendant. Al Djezaïr. Une consonance étrange. Je disais si souvent Algérie.

La foule ondule, peut-être est-ce la fatigue qui abuse mes yeux. Des courants d'air poisseux roulent les papiers sales le long des trottoirs. J'observe le trajet cahotant d'un emballage de cigarettes comme s'il s'agissait d'un spectacle important. Chaussures Bata. Sans cesse, mon regard se pose sur l'enseigne du magasin. Al Djezaïr, chaussures Bata.

Un remous se produit, suivi aussitôt du silence religieux d'un peuple étonné. Puis le murmure, né en bas de la rue Michelet, enfle, m'atteint, me submerge bientôt comme le grondement du train d'autrefois. L'hymne algérien :

* (Pluriel : moudjahidin) Combattant d'une guerre sainte.

*Kassamen binnazileti el mahikat
Oua eddima ezzakiate ettahirat*...*

La *katiba* oscille, s'ébranle. Enfin, j'entre au cœur d'Alger. Un délire de joie m'a accompagné. C'est ce qui m'a été rapporté plus tard, car ce jour-là, je n'ai vu que le dos du moudjahid qui me précédait.

Ma guerre, je l'avais gagnée et perdue durant l'été 1958.

* Hymne algérien. Le début dit: Au nom des Saintes Écritures et du sang fertile et pur, à travers les montagnes sacrées et verdoyantes, nous nous sommes soulevés pour la vie ou la mort, et nous nous sommes juré que l'Algérie serait libre.

Juin 1958

Ce vendredi était un jour ordinaire. La calèche, tirée par un petit cheval nerveux, sentait le suint. Nous attendions Paul. Chaque matin, il était en retard, parce que la vieille Barine serinait sa longue liste de recommandations inutiles. À cette heure de la journée, la ferme était paisible. C'était un assortiment de constructions disparates, disposées en carré approximatif. Seul le bâtiment principal, aux tons roses, avait une certaine allure mais, à l'extérieur du quadrilatère, le hangar métallique accolé à l'aile ouest saccageait la vue d'ensemble. Les cigognes, revenues avec l'été, se perchaient sur les toits, d'où elles nous considéraient avec indolence.

Assis sur le siège avant, à côté de Lakdar, j'observais à travers le portail l'ocre brune des

collines, rayée des traits plus sombres des vallons. L'épaisseur du porche ne libérait que des éclairs de blés et d'orges mûrs. J'aimais l'instant du départ, promesse d'inconnu, certitude toujours démentie que des événements extraordinaires se préparaient. Jamais je n'adressais la parole à Lakdar et il conservait le même silence. Il me détestait. Conduire Paul au lycée était une occupation honorable, mais que je fasse partie du convoi le chiffonnait. Aussi, lorsque les travaux de la ferme exigeaient ma présence dans les champs, il affichait un sourire narquois et assaillait Paul d'une hypocrite amabilité.

Monsieur Edmond s'approcha du pas traînant de ses chaussures délacées. Il était toujours mal fagoté, mal rasé, avec des allures de pauvre et, lorsque sa mère soulignait son laisser-aller, il s'irritait.

– Quand je jouerai les gandins, j'ouvrirai une boutique rue d'Isly, à Alger.

Il caressa l'encolure de Pacha, cracha sa cigarette qu'il écrasa avec un soin excessif.

– Lakdar, attention... Le dernier jour, ce serait trop bête...

Il s'interrompit, parut mécontent de ses propos. Ses chaussures griffaient la terre battue, dessinant un lavis de figures géométriques autour du mégot réduit en poussière.

– Les moissons commencent, tu sais ce que cela signifie?

D'un imperceptible mouvement de menton, Lakdar montra le fusil appuyé à la banquette.

– Oui... oui..., dit M. Edmond, n'empêche, veille sur les gosses, à quinze ans ils sont des proies si faciles... Ah, au retour, jette un coup d'œil au Fergusson*, les pignons sont grippés.

Lakdar s'agita. Sous le turban, dont l'extrémité tombait en suivant la ligne du cou, le visage se détendit. Non seulement il nous conduisait chaque matin au lycée, mais il était aussi le mécanicien de la ferme. Ses capacités lui conféraient un statut particulier dont il abusait: il se voulait mécano, tout autre travail était méprisable et il s'en acquittait le plus mal possible.

Les inquiétudes de M. Edmond me semblaient exagérées. Nous avions l'habitude de nous rendre chaque matin à Sétif et d'en revenir chaque soir, sous la protection du fusil de Lakdar. D'ailleurs, à l'approche des moissons, les Jeep de l'armée patrouillaient de façon quasi permanente.

À ma grande surprise, M. Edmond contourna la calèche et vint près de moi. Les traces de son anxiété avaient disparu et un sourire jovial lui donnait l'air bienveillant. Dans son pantalon trop large

* Tracteur.

d'où dépassait une ceinture de flanelle il ressemblait au clown du cirque Freddy.

– Content, Salim, d'en terminer avec le lycée?

La question me dérouta. M. Barine ne me parlait jamais d'école. En outre, être heureux d'un événement désagréable était stupide. J'adorais le lycée. Étudier du matin au soir, la vie entière, me paraissait une ambition féerique.

– Bien sûr, tu préfères la ferme à toutes ces leçons, poursuivit M. Edmond, mais dis-toi qu'un peu d'instruction ne fait pas tort.

Je vis son embarras à son élocution empruntée, à ce geste agaçant qu'il avait de remonter sans cesse son pantalon. Pourtant, malgré ce comportement bizarre, je ne soupçonnais rien d'inamical. Après tout, il abordait un sujet peu familier. D'ailleurs j'éprouvais une gêne comparable. Du haut de mon siège, je dominais le crâne dégarni de M. Barine et les taches brunes que ma sœur Latifa baptisait «les cacas de mouche». Il n'espérait pas de réponse, monologuait une réflexion brouillonne le conduisant Dieu sait où.

– Il est vrai que les trajets sont pénibles... mais les mauvais moments ont aussi leur fin.

Paul quitta la Maison Rose à l'instant précis où M. Edmond relevait enfin la tête. Je rencontrai ses magnifiques yeux gris, leur transparence si étonnée de découvrir la banalité de la vie.

– Salim...

Les jérémiades de la vieille Mme Barine, accourant aux troussees de son petit-fils, interrompirent les confidences.

– Mais oui, grand-mère, répétait Paul, tu me le serines vingt fois par jour.

Il grimpa derrière moi, sur le siège de moleskine, me tendit sa serviette d'écolier afin que je la range à mes pieds.

– Prends garde, geignait la vieille femme, la période des récoltes LES énerve. La semaine dernière, près de Saint-Arnaud, ILS ONT BRÛLÉ la ferme Lucas!

Elle criait certains mots à la cantonade, jetant en un geste de défi son menton vers l'avant. Puis, sans transition, elle apostropha son fils de cette voix rêche qui figeait les ouvriers de la ferme.

– C'est de ta faute, aussi! Si Lakdar conduisait la Dauphine, Paul courrait moins de dangers. Huit kilomètres en calèche, quelle sottise!

M. Edmond leva les yeux au ciel.

– L'éternel refrain! Qui paiera l'essence? Et les pneus? Deux kilomètres de pierraille avant de rejoindre la nationale, ça signifie un train bouffé chaque année. Rockefeller, c'est la porte à côté!

La vieille Mme Barine lâcha une plainte aiguë qui terrifia les chiens tapis sous la calèche.

– Edmond! La sécurité de mon petit-fils passe avant TES SOUS!

Son mépris cinglant s'attarda sur les mots pendant qu'elle détaillait la tenue vestimentaire de son fils.

– Maman, je t'en prie! Le coin est calme, les fel-lagha ne sont pas idiots: la région grouille de militaires.

Mme Barine agita ses doigts grassouillels surchargés de bagues.

– Poupoupou... les soldats ne pensent qu'à rentrer chez eux, tu le sais fort bien. Leur sacro-sainte... comment disent-ils? ah oui, QUILLE... ils tueraient père et mère pour ça...

Son index désigna le dos de Lakdar.

– Je n'ai qu'une confiance limitée.

– Maman!

– Oh, toi, tu sourirais au Diable. Que cela te plaise ou non, j'ai mis dans le cartable de Paul le pistolet de son grand-père et, si par malheur...

Soudain, elle parut découvrir ma présence. Lakdar et moi n'étions que des morceaux de bois mort. Je redoutais la grand-mère de Paul plus que les prédictions funestes de Djamilia la folle parce qu'elle détestait les Arabes et que chacun de ses regards était une insulte. C'était une grosse femme dont la graisse étouffait le cœur mais, malgré l'âge et l'embonpoint,

elle conservait une démarche alerte et un dynamisme étonnant. Ses robes amples, aux couleurs gaies, virevoltaient comme celles d'une jeune fille. Personne ne s'avisait de l'appeler autrement que Madame Barine. Elle me toisa comme si j'étais un cheval boiteux.

– TOI, Salim, ils ne te toucheront pas, mais qu'ILS ne s'avisent pas d'approcher Paul!

Qui mettait-elle en garde? Moi, plus que les *djounoud**, certainement.

M. Edmond se plaça en écran, devant elle.

– Partez maintenant, sinon vous serez en retard.

Paul se pencha, embrassa son père. Il n'avait pas prononcé un mot durant la querelle, mais je le savais vautré sur la banquette, affectant cette sorte de nonchalance ironique qui le tirait des situations délicates.

Lorsque Lakdar leva les rênes, ses mains tremblaient imperceptiblement. Je fus le seul à m'en apercevoir. Il y avait maintenant six ans que notre trio accomplissait l'irritant trajet séparant la ferme de Sétif, et, malgré ses silences, Lakdar était comme un livre ouvert. Du moins, je le pensais. La calèche s'engagea sous le porche.

– Salim!

– Ho! Pacha. Ho! fit Lakdar, tirant les rênes d'un coup sec.

* Soldats (au singulier, un *djoundi*).

M. Barine vint jusqu'à nous.

– Salim, ce soir je t'attends à la Maison Rose, avec ton père. Il est prévenu, il quittera les champs dès ton retour du lycée. Nous avons à parler.

Il frappa d'une grande claque la croupe de Pacha.

Que m'importaient les récriminations de la vieille Mme Barine! L'arme de Paul valait-elle mieux que les rites magiques de mama Khadidja? Chaque matin, avant mon départ, elle jetait aux Invisibles quelques pincées de couscous à gros grains, pour la baraka. Bien sûr, je ne croyais pas vraiment aux filtres dont mama Khadidja abusait afin de protéger notre famille. Il me suffisait d'écouter. Mohand écrasé par le tracteur. Ramdane, dont le cercueil était revenu de France, à bord du *Ville d'Alger*. Et mon cousin Mokhtar, dont personne ne citait plus le nom. Tant d'autres, poussés dans la fosse du malheur. Mais, qui peut se vanter de savoir? La menace de Djamilia la folle me poursuivait.

– Ton fils Salim aura un effroyable destin, avait-elle prédit à ma mère.

Personne ne se moquait des sentences de Djamilia la folle. J'y pensais tout le long du trajet. Paul se taisait. Il songeait peut-être à l'obstination avec laquelle sa grand-mère gâchait chaque journée. La calèche cahotait sur la piste pierreuse pour rejoindre la nationale. Les premières moissonneuses, coccinelles rouges ou

Le blog officiel
des romans
Gallimard Jeunesse.
Sur le web, le lieu
incontournable
des passionnés
de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

CONSEILS DE LECTURE

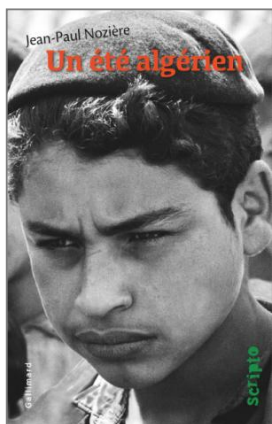
INTERVIEWS D'AUTEURS

DISCUSSIONS

CHRONIQUES
DE BLOGUEURS...

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

PAO : Françoise Pham
Imprimé en Italie par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
Dépôt légal : mars 2012
N° d'édition : 175351
ISBN : 978-2-07-063388-3



Un été algérien

Jean-Paul Nozière

Cette édition électronique du livre
Un été algérien de Jean-Paul Nozière
a été réalisée le 09 mars 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070633883 - Numéro d'édition : 175351).

Code Sodis : N43046 - ISBN : 9782075010238

Numéro d'édition : 229214.